La Bible d'Olivétan de 1535

Autor(en): **Engammare, Max**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **64 (2021)**

Heft 1: **Bibliophilie : 33 Essays über die Faszination Buch**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-919631

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La Bible d'Olivétan de 1535

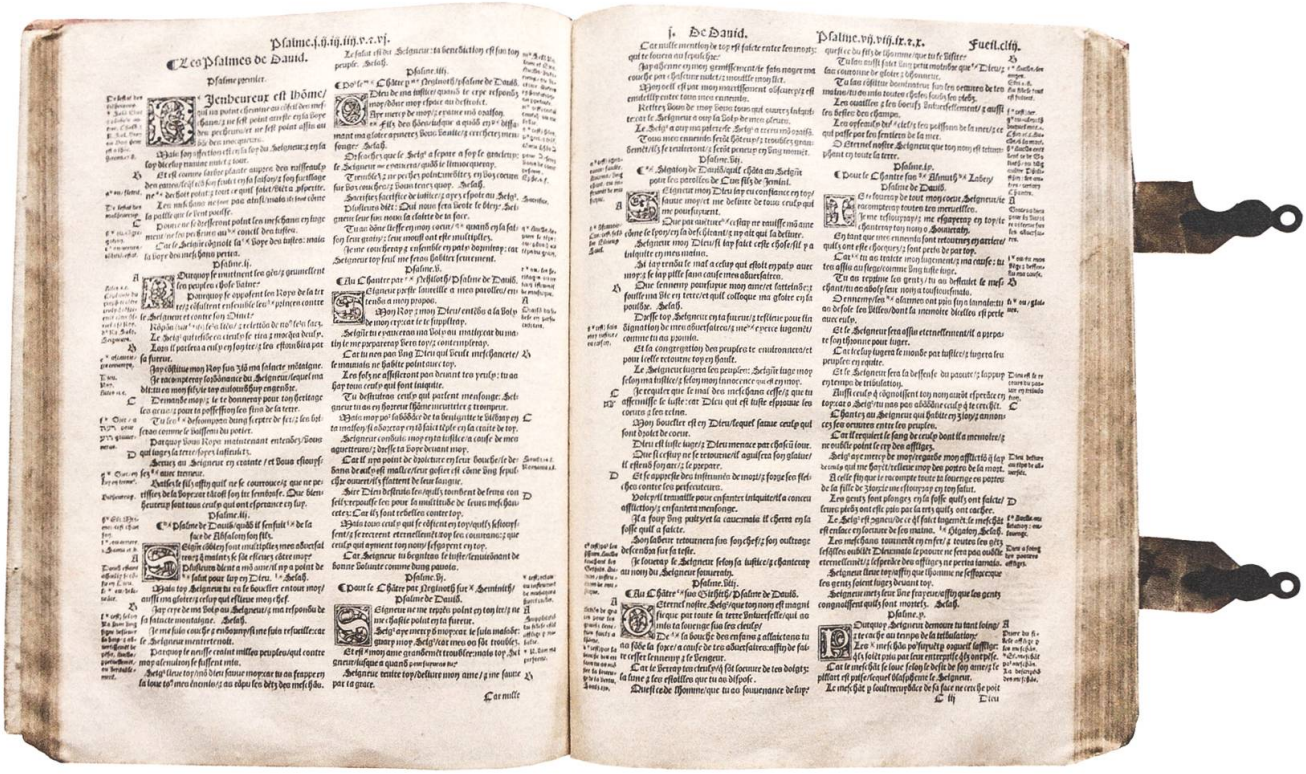
Max Engammare

D'où sourd la bibliophilie ? Comment naît un bibliophile ? Les réponses à ces questions débordent le nombre de possesseurs avertis de la Bible de Gutenberg de 1454-1455 au XVIIe siècle. Ce n'est que plus tard, au siècle des Lumières, qu'on commençât à s'intéresser au premier livre occidental imprimé avec des caractères mobiles, qu'aucun colophon ne permettait de dater ni même d'attribuer avec précision. Jean Grolier pas davantage que Jacques Auguste de Thou ne posséda cette première bible imprimée ni d'ailleurs la bible dont il va être question, sur un exemplaire de laquelle on trouvait quand même les armes à la salamandre de François Ier.

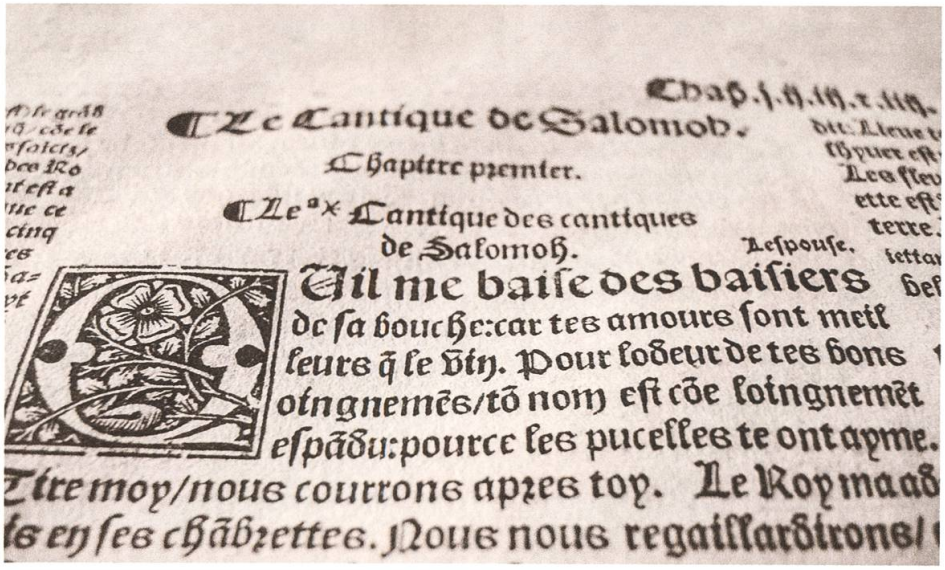
Avant ma trentaine, rien ne me destinait à devenir bibliophile, sauf peut-être un goût pour la collection. Je suis toutefois un bibliophile d'un genre particulier, car je cherche des livres des XVIe et XVIIe siècles qui me permettent de travailler dans mon *museum*, comme disaient de nombreux humanistes de la Renaissance. Avec le temps, j'ai cherché des exemplaires reliés avec soin, portant quelque provenance prestigieuse, mais celui auquel je suis le plus attaché reste le livre de ma première recherche, recherche jamais achevée.

Influencé dans mon adolescence par mes deux pasteurs successifs et leur engagement pour les déshérités du Nord de la France, je commençai mes études universitaires et ma vie professionnelle comme éducateur de rue. Je poursuivis avec des études de psychopédagogie. A la fin de celles-ci, je souhaitai étudier la théologie, avec la vague idée de devenir pasteur, mais l'histoire de la Réforme m'arrêta, me subjugua, en particulier les nouvelles traductions de la Bible, surtout la première traduction protestante de la Bible en français, celle de Pierre Robert Olivétan, qui fut imprimée par Pierre de Vingle, à Neuchâtel, en 1535.

La paroisse du petit village vaudois que j'habitais désormais possédait un exemplaire de cette bible. Mon nouveau pasteur me la confia pendant plus d'un an et j'écrivis le mémoire de ma maîtrise en théologie sur la traduction du Cantique des cantiques d'Olivétan, l'exemplaire ouvert sur mon bureau. Sur les pages de cette bible, je devins philologue. Mais d'abord mes yeux s'usèrent sur la gothique bâtarde ; je peinais à comprendre ce français où le Moyen Âge s'était attardé ; je butais sur des mots à la graphie surannée, en perdais le sens au péril d'une ponctuation déroutante marquée de colons, ces séries de deux points qui séparaient et unissaient des propositions dans l'écriture imprimée sous



Ill. 1 : *La Bible*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1535, f° CLII^{v}–CLIII^{r}, le début du livre des Psaumes.



Ill. 2 : *Ibid.*, f° CLXXXV^{v}, le début de la traduction du Cantique des cantiques, titre de ma thèse.

l'ancien régime. Je m'obstinais et me familiarisais avec cette langue devenue mienne.

Je m'étais toujours demandé comment le Cantique des cantiques avait été admis et conservé dans la Bible, et Olivétan m'offrit sa solution. J'approfondis hébreu, grec et latin pour savoir comment il avait travaillé. Mon premier article scientifique lui fut consacré. *Qu'il me baise des baisiers de sa bouche*, le début de sa traduction du Cantique des cantiques, devint même le titre de ma thèse, alors qu'Olivétan n'en était plus qu'un acteur secondaire. Mon père nous ayant laissés, à mon frère et à moi, quelques écus, lui acheta un appartement à Paris, moi, je devins bibliophile et achetais des bibles du XVIe siècle, en français, mais aussi dans les langues originales et en latin, jusqu'à la première traduction arabe du Nouveau Testament (Rome, 1593).

Chercheur à l'Université de Genève au début des années 1990, je fis la connaissance d'une spécialiste du théâtre de la Réforme, Béatrice Perregaux. Nous sympathisâmes. Olivétan ne manqua pas d'apparaître entre nous et alimenta nos échanges, car des pièces de théâtre du XVIe siècle utilisaient cette première traduction réformée. Elle me confia posséder avec son frère l'original de la bible d'Olivétan, héritée de leur père pasteur, qu'elle pourrait me vendre, son frère n'y tenant pas davantage qu'elle. Elle me la montra. L'intérieur était d'une fraîcheur étonnante, quoique le contenant fût une modeste reliure d'attente du XVIIe siècle. L'aimable amie décéda en mars 1998 et je me dis que ce ne serait pas cet exemplaire que je possèderais un jour. Six mois plus tard, son compagnon Pierre Michot m'écrivit que Béatrice me destinait la bible d'Olivétan. Nous nous mîmes d'accord pour un prix et l'exemplaire du pasteur Perregaux devint mien. Le faire-part du décès de Béatrice et la lettre de Pierre sont rangés entre les pages de garde inférieures de cet exemplaire qui appartint à un pasteur Montmollin au XVIIIe siècle. Cet exemplaire n'avait jamais quitté le pays de Neuchâtel depuis son impression voici 485 ans, avant de rejoindre à la toute fin du XXe siècle la cité de Calvin.

Depuis plus d'un tiers de siècle, mon plaisir et mon enthousiasme sont restés intacts à ouvrir cette bible, à la lire et à la relire, et je continue d'approfondir à espaces réguliers un aspect biblique ou herméneutique de la traduction française d'Olivétan, dans l'exemplaire de 1535. En la comparant avec sa devancière, la bible en français de Jacques Lefèvre d'Etaples (2e édition, Anvers, 1534), avec un modèle fondamental, la *Biblia hebraica* de Sebastian Münster (1534-1535, mais je ne possède que la 2e édition de 1546, quasi identique à la première) avec ses reprises et corrections que sont la Bible à l'épée de Jean Girard (Genève, 1546), les

bibles françaises de Robert I (1553), Henri II (1565) et François I Estienne (1567), toutes trois imprimées dans la cité lémanique, et bien d'autres jusqu'à la *Bible des professeurs et pasteurs de Genève* de 1588, j'ai pu montrer que la bible de 1535 était la bible française qui proposait le plus de notes philologiques et de renvois à l'hébreu et au grec. A la fin du siècle, ce seront des indications dogmatiques et ecclésiales qui remplaceront ce savoir-là.

Il n'en demeure pas moins que, si Olivétan avait confessé, dans son «Apologie du translateur» qui ouvre sa traduction de 1535, «qu'il est autant difficile de pouvoir bien faire parler à l'éloquence hébraïque et grecque le langage français, lequel n'est que barbarie au regard de celles-là, comme si l'on voulait enseigner le doux rossignol à chanter le chant du corbeau enroué» (j'ai modernisé l'expression et l'orthographe), il a réussi à traduire sur nouveaux frais l'Ancien et le Nouveau Testament en français en moins de deux années, dans une langue savoureuse qui continue de me charmer, à la mesure d'un rossignol par une nuit claire de printemps.